

Résidence

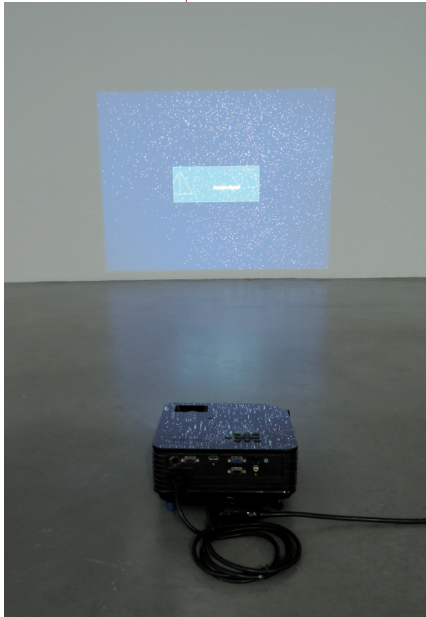
## Carine Klonowski

novembre 2014 - janvier 2015 | Pons (17)

dans le cadre du dispositif Résidence d'artiste en lycée

*Le FRAC Poitou-Charentes accompagne le lycée Émile Combes à Pons qui accueille l'artiste Carine Klonowski dans le cadre du dispositif mis en place par la Région Poitou-Charentes en concertation avec la Draaf, la Drac et le Rectorat. L'artiste interviendra également dans les collèges Jules Ferry à Gémozac et Maurice Chastang à Saint-Genis de Saintonge.*

---

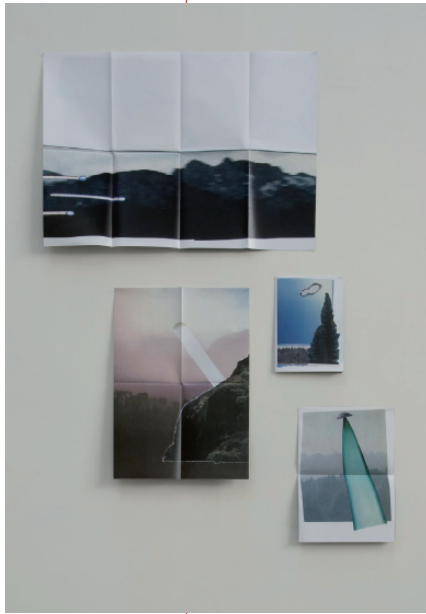


Vidéoprojecteur,  
2014

La démarche de Carine Klonowski, jeune artiste formée à l'EESI Angoulême, explore notre goût pour les représentations du paysage tout en désignant la banalisation dont il est victime. En effet, de manière assez paradoxale, plus ses représentations deviennent accessibles et se diversifient, plus le paysage semble perdre de sa capacité d'émerveillement et de son potentiel romantique mais malgré tout, la production d'images dont il est le sujet semble toujours exponentielle.

Ce constat sert de point de départ au travail artistique de Carine Klonowski qui se développe selon plusieurs axes :

- interroger notre relation aux images du paysage : leur pouvoir d'évocation et de réminiscence, notre capacité à les voir, notre quête de l'émerveillement
- explorer les outils et supports les plus divers pour fabriquer des images de paysage ou de simples évocations
- jouer avec ce flux d'images qui semble inépuisable : se les



U.F.O. (*Unidentified Folded Object*),  
2012

approprié, les détourner, les épuiser...

Prenons quelques exemples.

*Vidéoprojecteur* est une installation dans laquelle un vidéoprojecteur est allumé sans qu'on lui ait fourni d'image source à projeter. C'est donc l'écran d'accueil de la machine qui est projetée au mur. Cependant, l'appareil souffre d'une dégénérescence : les pixels meurent petit à petit, faisant apparaître des points blancs sur le sombre fond de l'écran. C'est une œuvre qui peut sembler radicale, mais à l'observer, on ne peut échapper à l'évidence que cela évoque un ciel étoilé. Ainsi, à partir de presque rien, apparaît un paysage dont l'existence dépend de l'usure d'un appareil.

L'artiste pratique également le collage à partir d'images récupérées. Elle conçoit

ainsi des paysages dont l'artifice est laissé visible : déchirures apparentes, tonalités différentes, grammage de papier variable, perspectives incohérentes, assemblages irréalistes... À l'époque des logiciels de traitement de l'image, ces trucages paraissent bas de gamme mais laissent entrevoir la capacité de créer ses propres visions. Carine Klonowski accentue un peu plus le principe dans *U.F.O. (Unidentified Folded Object)*. Il s'agit d'un journal dépliant qui, au fur et à mesure de son déploiement nous offre 4 formats de poster (du A4 au A1). Sur chaque face, on voit un paysage fait de collage et dans lequel apparaît une soucoupe volante. Ce dispositif force notre attention, car il nécessite d'être manipulé. La découverte du trucage grossier peut décevoir ou amuser, mais elle interroge surtout notre besoin d'être émerveillé.

---

Hélène Dantic : Tu parles à propos de ton travail d'une approche «anti-photographique». Peux-tu nous expliquer ce que tu entends par là et de quelle manière cela se traduit dans ta pratique ?

Carine Klonowski : Quand je parle d'*anti-photographie*, je ne suis pas très sûre que le choix du mot soit le plus judicieux... Enfin,

c'est une façon d'apporter une, un mot pour induire l'idée que la photographie n'est pas nécessairement tenir un appareil dans ses mains, cadrer un sujet et en tirer une image. C'est aussi aborder un autre axe que celui de la photographie en tant que trace ou mémoire d'un moment passé - ou même encore de la sélection d'une *belle* portion de réel. En fait, parler d'anti-photographie est une façon de dire que je ne pratique pas la photographie de façon *académique*, ou selon l'*image d'Epinal* de ce que cette pratique pourrait être. Si je tente de résumer ce qui m'intéresse dans cette idée, ce sont tous les moyens détournés de faire de la photographie et plus largement de l'image. Comme exemples, je peux citer la re-photographie, c'est-à-dire photographier une photographie déjà existante. Ou encore la réappropriation d'images : en récupérer sur le net, dans des revues pour les transposer, éventuellement intervenir dessus - couper, peindre, effacer des éléments... d'ailleurs, les sortir de leur contexte initial c'est déjà se les réapproprier et les transformer!

Ces deux techniques font donc partie intégrante de ma pratique, mais un autre aspect s'y développe aussi, qui s'éloigne quelque peu de la photographie pour aller plus synthétiquement vers l'Image. Ce que je développe de plus en plus, c'est la génération d'images - en général paysagères - via des dispositifs autres que la captation photographique, mais avec des composantes qui en sont constitutives. Je m'explique : lumière, couleur, temps.

HD : Nombre de tes œuvres se caractérisent par la simplicité de leurs procédés et de leurs apparences. Quelles intentions se cachent derrière cette trompeuse banalité ?

CK : En effet, je tente toujours de concevoir des dispositifs assez simples et évidents. Par là je veux dire que je ne cherche pas à créer de simulacre, les choses sont souvent ce qu'elles sont. Et c'est pareil pour les images que je produis/choisis. J'aime assez l'idée que quelque chose de très synthétique puisse générer du mystère. Je vois mes images ou mes installations comme des objets *compacts*, qui s'appréhendent d'un bloc, frontalement par le spectateur, avec tellement d'évidence que l'on se demande où est le piège. De fait on regarde, on réfléchit, et là quelque chose de nouveau apparaît, les objets projettent quelque chose, se prolongent... enfin je l'espère. J'ai souvent en tête l'image du monolithe de *2001 L'Odysée*

de l'Espace quand je pense aux dispositifs que j'utilise pour montrer et produire des images. Un objet à la forme simple, que l'on appréhende de l'extérieur, mais que l'on a du mal à identifier. C'est un mystère d'autant plus fort quand l'objet est appréhendable physiquement, visuellement, mais pas intellectuellement. Un peu comme quand on est dépassé par la technologie. Mon téléphone portable est un beau petit bloc noir, très fonctionnel mais dont le fonctionnement m'est absolument incompréhensible. Je caricature un peu mais l'idée est là. C'est simplifier visuellement pour que le mystère n'en soit que plus surprenant, et donc plus frappant avec plus de force. Je parle beaucoup d'objets, mais avec les images le principe est similaire. C'est choisir une image banale, qui nous est tellement connue que le moindre décalage, la moindre étrangeté la rend presque magique.

HD : Comment abordes-tu cette résidence et les ateliers qui l'accompagnent ?

CK : Je suis particulièrement enthousiaste à l'idée de réaliser cette résidence. J'envisage les ateliers comme de riches moments de discussions autour des images, ainsi que de production de ces dernières. Aujourd'hui, presque tout le monde produit et diffuse des images, qu'il soit artiste ou non. C'est un sujet assez universel finalement. Je suis donc très intéressée par le regard que mes interlocuteurs peuvent porter sur les images avec lesquelles nous allons travailler – très probablement des clichés de paysage –, et également de découvrir quels univers photographiques les portent. J'espère apporter et faire partager un certain regard que je porte aux images, mais aussi m'enrichir des expériences faites pendant les ateliers. Cette résidence me semble être autant un temps de partage que d'approfondissement de mes recherches, dans des moments d'échange nombreux et très variés. Et il me semble que c'est dynamique, et un bel équilibre.

Novembre 2014



**PLATFORM**